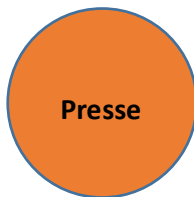




THE SILENCE

texte et mise en scène **Falk Richter**

traduction **Anne Monfort**



lesechos.fr • Lundi 24 octobre 2022 • Par Philippe Chevilley

Le « Silence » détonant de Falk Richter

Stanislas Nordey s'empare superbement du manifeste intime de son complice Falk Richter à la MC93. Il incarne avec incandescence cet auteur dramatique angoissé par la folie du monde qui revisite sa jeunesse. Une jeunesse douloureuse, marquée par les névroses de ses parents et leur déni brutal de son homosexualité. (...)

unfauteuilpoulorchestre.com • Vendredi 28 octobre 2022

THE SILENCE, texte et mise en scène de Falk Richter

On entre dans THE SILENCE, comme Stanislas Nordey sur le plateau : à brûle pourpoint. Dans un espace qui est une lisière, d'une maison bourgeoise ou d'un ailleurs tel qu'il se révélera à la fin de la pièce, formé de petits murets en briques blanches, d'un bouleau penché et décharné, comme un petit jardin d'un pavillon de banlieue, l'acteur surgit en veste Adidas noire ornée de bandes jaunes, planté sur ses baskets. « Dans ma famille on n'a jamais parlé de ... ». (...)





Le « Silence » détonant de Falk Richter

Stanislas Nordey s'empare superbement du manifeste intime de son complice Falk Richter à la MC93. Il incarne avec incandescence cet auteur dramatique angoissé par la folie du monde qui revisite sa jeunesse. Une jeunesse douloureuse, marquée par les névroses de ses parents et leur déni brutal de son homosexualité.

Stanislas Nordey dans la peau de Falk Richter, devant un gros plan de Doris, la mère.
Photo • Jean-Louis Fernandez

Il y a le bon et le mauvais silence. Le bon silence des forêts, de la méditation ; le mauvais silence du déni, de la violence enfouie... celui qu'on impose aux autres pour garder son pouvoir de domination. C'est ce dernier que convoque Falk Richter dans « The Silence », créé à Strasbourg et aujourd'hui à l'affiche de la MC93. Dans ce texte à fleur de peau, en forme d'autofiction, il confronte les traumatismes de sa jeunesse aux angoisses d'un présent anxiogène : crise des valeurs démocratiques, crise climatique, retour des idéologies réactionnaires.

Falk Richter parle de sa découverte chaotique de l'homosexualité. De son « coming out » douloureux à 14 ans, face à des parents à cran qui l'espionnent - un père violent qui le frappe, une mère et une sœur qui ne disent mot. Il évoque le drame d'une famille unie seulement par le silence et par les faux-semblants. Le dramaturge allemand se livre tout entier avec pour seul filtre un avatar formidable : son complice Stanislas Nordey, seul en scène. On a beau être habitué au jeu intense et distancié du comédien et metteur en scène, on est une fois de plus bluffé par la clarté et la générosité de son interprétation : près de deux heures durant, Falk est Stan et Stan est Falk, éperdument, jusqu'à en perdre la voix.

Reproduction

L'acteur s'efface à plusieurs reprises pour laisser la place à un échange entre l'Allemand et sa mère Doris filmé deux ans et demi après la mort du père. Un témoignage hallucinant de la tendresse brouillée, brisée par le déni maternel. Falk/Stan met en lumière la folle mécanique de reproduction des violences familiales qui conduit des parents traumatisés, en l'occurrence par la guerre, à transmettre leurs névroses à leurs enfants. Plus généralement, il s'insurge contre l'homophobie qu'il a vécue dans sa chair, contre une virilité toxique qui perdure, voire s'amplifie, à travers le monde. L'écriture de Richter est déliée, frappante. Le flow bouillant de Nordey se mêle aux tubes des années 1980.

A la fin, l'action se concentre sur le jour du décès du père, ce géniteur qui, jusqu'à son dernier souffle, ne réussira pas à briser le mur du silence et à tendre la main à son fils. Le discours de Richter accélère, perd un peu de sa percussivité. Les coups de fil à son agent et à son compagnon, son coup de gueule sur l'état de la planète paraissent davantage convenus. Mais l'émotion revient en force lorsqu'il s'adresse à son amour de jeunesse, désormais marié (à une femme) et père de famille. L'invocation se meut en tentative héroïque pour inverser le temps, réinventer une histoire, une « autofiction » où l'amour serait roi et reine, où l'amour serait, tout simplement.

Par Philippe Chevilly

THE SILENCE • de Falk Richter • A Bobigny, MC93, www.mc93.com • jusqu'au 6 novembre. • Puistournée en 2023 (MC2 Grenoble, Maison de la culture d'Amiens)

THE SILENCE, texte et mise en scène de Falk Richter, à la MC93 – Bobigny



© Jean-Louis Fernandez

On entre dans **THE SILENCE**, comme Stanislas Nordey sur le plateau : à brûle pourpoint. Dans un espace qui est une lisière, d'une maison bourgeoise ou d'un ailleurs tel qu'il se révélera à la fin de la pièce, formé de petits murets en briques blanches, d'un bouleau penché et décharné, comme un petit jardin d'un pavillon de banlieue, l'acteur surgit en veste Adidas noire ornée de bandes jaunes, planté sur ses baskets. « Dans ma famille on n'a jamais parlé de ... ».

L'entame est nette, elle nous happe, elle ne nous lâchera plus. Elle est d'emblée un paradoxe : parler ce qui n'est pas parlé, elle réactive l'origine du théâtre, ce dire qui sans cela resterait un non-dit, encombrant les consciences, viciant les esprits. Le roman familial est celui qui fascine le plus, à la fois point d'attache que l'on ne peut effacer, et point de départ dont on se détache irrémédiablement. La famille de Falk Richter a ceci de particulier qu'elle est un enchevêtrement de silences creusant une ligne de failles d'une génération à l'autre. On tait et on fait taire.

On réécrit l'histoire, on efface les souvenirs quand ils ne conviennent pas. Ce « on » est au premier chef le père, débordant sur la mère, figure effacée, comme il faut, mais d'une volonté de fer. En procédant avec la figure rhétorique de l'anaphore, « Dans ma famille on n'a jamais parlé de... », Falk Richter assène des coups de pioche dans la statue opprimante du patriarcat qui pèse sur ses épaules toute son enfance. Père violent qui un jour le frappa, le jetant contre le mur de sa chambre, rejetant ainsi le coming out de son fils. Père, qui jusqu'au lit de mort, refusa toute réconciliation, mutique devant son fils implorant : « tu veux encore me dire quelque chose ? ».

Cette anaphore qui articule et arme la plus grande partie du texte de Falk Richter est un ressassement, autant qu'une recension, elle imprime un rythme, elle provient d'un souffle, celui de la vie, elle vibre d'une pulsation, celle qui lutte contre ce qui veut l'étouffer, la réduire au silence. C'est probablement pour cela que l'on est saisi sans pareil, ce qui est dit est arrimé à une question de survie, une question qui ne peut que se répéter, traquant les mauvaises réponses, les replis, les dénis. Il faut entendre Stanislas Nordey reprendre les mêmes mots introductifs comme on reprendrait son souffle.

Et puis, dans ce remuement du passé, dans ces passes d'arme entre mère et fils filmés dans une conversation projetée au cœur de la pièce, dans cet ajustement incessant d'une écriture en travail, passant de l'autobiographie à l'autofiction jusqu'à basculer dans la fiction, se fait entendre un autre silence, comme une petite musique de fond, celui, pesant, d'un pays et de son Histoire, celui moins lointain enfin d'une l'homophobie tacitement partagée en société. Comme des poupées gigognes, les manquements s'enchaînent les uns dans les autres, les secrets de familles résonnent dans les combles d'une histoire nationale passée sous silence. Le journal intime de Falk Richter adolescent confisqué, espionné, comme le reflet nauséeux d'une autre époque.



© Jean-Louis Fernandez

Stanislas Nordey porte ce texte avec une précision de la langue qui rend justice au dramaturge, et avec un engagement et une justesse qui dépassent celle de l'acteur pour atteindre à la fraternité de l'acteur et de l'auteur. Cette proximité émeut. Quelque chose d'une communauté humaine se révèle par ce geste. Dans la solitude du nomade au milieu des steppes, il nous invite en dernier lieu à interroger nos propres silences, couverts par le bruit et les gesticulations de l'époque. Chaque homme est un miroir du monde.

Par Nicolas Thevenot